

Jusqu'à la dernière goutte

STRASBOURG

Nouvelle venue dans l'édition littéraire, la strasbourgeoise "Dernière goutte" affiche un catalogue au fort caractère, qui ne manque ni d'acidité ni de mordant.

«Ça a commencé comme ça». Ainsi que l'a écrit Céline au tout début du *Voyage au bout de la nuit*, ça a commencé par l'urgence d'une décision. A la veille de leurs 40 ans, un groupe d'amis installés dans la vie et fous de littérature(s) se mettent autour de la table et imaginent les livres qu'ils aimeraient lire. Ouvrent avec Nathalie Eberhardt une brèche, y glissent énergie et passion. Ni coup de tête ni lubie de bobo : l'affaire est menée de mains de maîtres, avec grand professionnalisme et très vive intelligence.

Les 30000€ investis ne le sont pas à fonds perdus, mais en recherche de l'équilibre financier. Et le lecteur en quête d'univers singulièrement différents devrait s'y retrouver. De La dernière goutte, le logo dit toute l'ironie et le sens de l'absurde qui guident l'entreprise : Magritte se reconnaîtrait en cet homme raccourci et suspendu, costume rayé à l'ancienne mode et la goutte d'encre brandie au-dessus de la tête, telle une épée de Damoclès voire une guillotine. Un sens graphique enrichi par la typographie, dite "mécane", empruntée au western et aux pulps et ici à contre-emploi sur une proposition du graphiste Philippe Delangle.



Imprimés sur papier alizé or de 80 grammes, et cousus (d'autres collent vulgairement), les livres ne manquent ni de soin ni d'élégance. Quant au contenu, là encore que de l'inédit – les quatre titres disponibles (tirés à 2000 exemplaires chacun) évoluent dans le registre de l'irrévérence et de la noirceur. De Jacques Sternberg – figure aujourd'hui oubliée du milieu littéraire des années 60 et scénariste d'Alain Resnais –, La dernière goutte réédite *Le Délit*. Taraudé par la culpabilité du survivant, ce roman qui rata son public à l'époque (en 1954) – Sternberg pâtissait d'une réputation de plaisantin – déploie d'une écriture troublante et saisissante une évocation de la Shoah : *Des trains qui sillonnent des appartements. Des factures de gaz qui coûtent six millions.*

La seconde réhabilitation exhume de l'autodafé nazi *Mes Enfers* de Jakob Elias Poritzky. Pareillement à Sternberg, son

œuvre est brisée par l'Histoire. Celle des juifs, celle du mal. Jamais traduit en français, *Mes Enfers* touche le fond d'une société hypocritement dévote que questionne le sens de la vie. Des nombreux écrits de Poritzky – roman, théâtre, essais, critiques littéraires et scénarii – il ne reste malheureusement que peu de choses après les «dommages de guerre» dus aux nazis. Admiré par Rainer Maria Rilke, il meurt en 1935, et cinq ans plus tard son épouse et sa fille sont arrêtées et envoyées dans le camp français de Gurs avant d'être exterminées à Dachau.

Cette action patrimoniale n'occulte en rien la création contemporaine, aussi La dernière goutte publie-t-elle deux premiers romans français. Derrière une apparente légèreté, *L'Imposture* d'Anne Gallet et Isabelle Flaten tient la chronique électronique et pathologique de Delphine et Florentin. Liaison dangereuse et virtuelle qui s'ancre dans l'obsessionnelle prison des fantasmes. Avec *L'Allégresse des rats*, Marie-Agnès Michel scrute notre monde en pleine dérégulation, où une société déshumanisée court à sa perte. Une écriture ciselée, acérée, rythme ces quelque 110 pages aussi efficacement que le ferait celle d'un Scorsese : écriture coup de poing, urgence de se soustraire au triomphe de l'insignifiance que nous prédisait il y plus de dix ans Cornélius Castoriadis. On en lira jusqu'à la dernière goutte.

Veneranda Paladino

contact@ladernieregoutte.fr